

Je suis une bacha posh

Ukmina Manoori
Avec la collaboration de Stéphanie Lebrun

Je suis une bacha posh

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013
11-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine cedex

www.michel-lafon.com

*La femme a le droit
de monter sur l'échafaud,
elle doit avoir également le droit
de monter à la tribune.*

Olympe de Gouges,
*Déclaration des droits de la femme
et de la citoyenne, 1791.*

Avant-propos

Elles se font appeler les *bacha posh*, littéralement des « filles habillées en garçon ». À leur naissance, leurs parents en décident ainsi : par leur seule volonté, leur fille change d'apparence, de prénom, d'identité. Elle devient aux yeux de tous le fils de la famille. Une vieille tradition afghane autorise en effet les familles sans garçon à travestir une de leurs filles pour sauver l'honneur. Dans cette société dominée par les valeurs masculines, il est en effet mal vu de ne pas avoir de fils, et surtout ce n'est pas pratique : une fille ne peut pas travailler, ne peut pas sortir seule pour approvisionner le foyer, ne peut pas aider aux travaux extérieurs ; une fille est un fardeau. Il suffit de lui couper court les cheveux, et elle pourra s'acquitter des tâches réservées aux hommes. Une *bacha posh*, selon une superstition afghane, pourrait même aider à conjurer le

Je suis une bacha posh

mauvais sort et favoriser la naissance d'un garçon dans la famille.

En Afghanistan, elles seraient des milliers à devoir se travestir dès leur plus jeune âge. Il n'existe aucune statistique fiable. La pratique est à la fois courante et discrète. Les parents ne disent pas haut et fort : « Voici ma fille, c'est une bacha posh ! ». Mais « Voici mon fil ! ». Dans les villages, elles portent la tenue traditionnelle des hommes, le *shalwar kameez*, un pantalon et une chemise longue. À Kaboul, la capitale, elles sont en jean et sweat-shirt à capuche, elles jouent au football et au tennis, elles accompagnent leur mère au bazar, elles défendent leurs petites sœurs dans la cour de récréation, elles sont l'homme de la famille quand le père est absent. Qui est dupe cependant ? Qui oublie que sous le *shalwar kameez*, c'est le cœur d'une petite fille qui bat ? La famille proche joue le jeu, les voisins aussi, et même les religieux. Ils ne condamnent pas les parents qui font ce choix, ils l'encouragent même parfois, ils n'y voient aucune offense à l'islam, jusqu'à un certain point...

À la puberté, il n'est plus question de jeu, cette fois le problème est grave et doit se régler d'une façon très simple : retour à la case départ,

Avant-propos

les filles doivent oublier le shalwar kameez, porter le *niqab*, rentrer à la maison, apprendre les tâches domestiques, se préparer au mariage et à la maternité... bref, embrasser le rôle dévolu aux femmes. Les mollahs veillent au grain et poursuivent les récalcitrantes qui voudraient vivre dans le péché, celui du mensonge sur leur identité. Des récalcitrantes ? Des rebelles ? Celles qui refusent de devenir des femmes aux yeux de la société parce qu'elles ont goûté à la liberté des hommes, ne peuvent y renoncer. Combien sont-elles ? Là encore, aucune statistique, mais cette fois le sujet est tabou.

C'est de celles-là que nous voulons parler. À douze ans, quand leur entourage commence à leur dire qu'il va falloir porter une robe et un voile, elles étouffent rien que de s'imaginer accoutrées ainsi. Elles ont grandi comme des garçons, elles jouent avec eux, elles courent les rues pour travailler, aller à l'école, faire des courses, elles sont libres comme eux. Et puis un jour, leurs parents, le mollah du quartier, leurs proches, tous leur disent : c'est fini, tout ça. Fini les entraînements de tennis même si tu es championne d'Afghanistan, fini l'école même si tu avais projeté de faire des études, fini les copains même si tu les connais depuis l'enfance, fini les cheveux courts, fini la vie

Je suis une bacha posh

sans contraintes, tu vas devenir une femme. Pour beaucoup de ces jeunes filles, c'est déjà trop tard. Imaginez : vous êtes éduquée comme un garçon, vous grandissez avec ce schéma, et du jour au lendemain on vous dit de vous vêtir, de vous mouvoir, de vous comporter, de penser, d'agir comme une fille. Pour certaines, c'est tout simplement impossible. Alors elles s'accrochent à ce mensonge dans lequel elles vivent depuis leur naissance. Elles sortent seules, sans voile, travaillent à leur gré, vont à l'école, font du sport... Elles brident leur corps qui se transforme, elles cachent leur poitrine et l'enferment. Être une bacha posh, c'est alors pour elles un moyen de survivre dans une société marquée par un conservatisme qui fait des femmes des citoyens de seconde zone : privation de liberté, violences, lois iniques. Aujourd'hui encore, 80 % des Afghanes sont illettrées.

À seize ans, la pression sociale devient trop forte, le chantage affectif insoutenable : « Tu offenses Allah en trichant sur ton identité, tu portes la honte sur notre famille. » Beaucoup renoncent à ce moment-là et abandonnent avec regret leur shalwar kameez, leurs jeans et leurs tee-shirts ; elles apprennent à se vernir les ongles, à se maquiller, à porter des robes et supporter le voile, et parfois à disparaître sous

Avant-propos

une burqa. Mais elles ne seront jamais des femmes comme les autres : elles vivront dans la nostalgie d'un passé idéalisé, plus que les autres femmes, elles auront la conscience du fossé qui sépare les femmes des hommes en Afghanistan puisqu'elles auront vécu un temps de l'autre côté. Certaines disent aussi que ce traumatisme les aura finalement aidées : Azita Rafat, une ancienne bacha posh devenue députée, raconte qu'elle a puisé dans son enfance de garçon la force et l'indépendance d'esprit pour oser se porter candidate aux élections.

Et puis il y a les autres, celles qui ne renoncent pas. Elles s'obstinent, refusent de laisser leurs habits et leurs habitudes d'homme, elles commettent le péché de rester des femmes insoumises. Elles sont rares et se taisent, car elles risquent leur vie. Elles sont parvenues par la force mentale à se métamorphoser, à se donner une apparence si masculine qu'elles passent inaperçues : elles deviennent des hommes parmi les hommes. Et dans leur costume d'homme, elles bravent les interdits.

Ukmina est de celles-là. Elle est née dans les montagnes du sud de l'Afghanistan, dans les environs de Khost, près de la frontière avec le Pakistan. En pleine zone pachtoune, une ethnie particulièrement attachée à ses traditions

Je suis une bacha posh

et ses codes, où les femmes vivent enfermées sous leur burqa. À sa naissance, son père a décidé qu'elle serait le fils de la famille. Elle a grandi au milieu des jeux de garçon, avec la responsabilité de veiller sur sa mère et sa sœur. À l'adolescence, elle a refusé de rentrer dans le rang, contre la volonté de son père et des autorités religieuses. Elle s'est ouvert ainsi les portes d'un destin extraordinaire. Elle a traversé la guerre contre les Soviétiques, elle s'est enfuie dans les montagnes et elle a aidé les moudjahidines. Elle y a acquis le surnom de Ukmina la Guerrière et le respect éternel des hommes de son village. Au sortir du conflit, il était trop tard pour revenir en arrière. Sous le régime des talibans, elle a dû se cacher, mais elle n'a pas abandonné ses habits d'homme. Au retour de la démocratie, elle a pris son bâton de pèlerin et frappé à chaque porte des villages de son district pour convaincre les femmes de faire valoir leurs droits. Quelques années plus tard, élue en triomphe au Conseil de province de Khost, elle a serré la main du président Karzai. Ukmina, illettrée et désargentée, a foulé le sol de New York en mars 2012, invitée à participer à la remise d'une récompense prestigieuse en présence de Michelle Obama et d'Hillary Clinton. Le récit d'Ukmina la Guerrière, c'est celui d'une rebelle au grand cœur. Trente

Avant-propos

années de l'histoire de l'Afghanistan à travers le regard d'une femme qui voulait être libre comme un homme. C'est aussi un hommage à ces femmes courageuses, fortes, exemplaires, admirables. Qui refusent d'être des invisibles, de longer les murs sous leur burqa, de se soumettre à l'esclavage d'un mariage, d'accepter le principe de leur infériorité. Elles ont pris l'apparence d'un homme pour mieux se battre pour le droit des femmes. Et elles paient le prix fort.

Stéphanie Lebrun, janvier 2013.

1

De Kaboul à New York

Je n'ai jamais aimé les miroirs. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, je suis là, en face de moi, impossible de m'éviter. Cinquante-quatrième étage. Mon regard croise celui d'un homme sans barbe, d'une femme sans charme. Large carrure, mâchoire puissante. Moi. Un nez pointu, des lèvres fines. Je m'avance, souris pour faire apparaître ma fausse dent en or. L'éclat s'est bien terni, il faudra que je la change. Mes yeux. Je n'en ai jamais bien su la couleur. Ni bleus, ni verts, ni marron. *Zarze*, comme on dit dans la langue de mon peuple, le pachtou. Quarante-septième étage. Je recule. L'âge a altéré ma force d'homme. Restent mes bras de bûcheron, mes jambes de berger, l'embonpoint d'un Afghan bien portant. Que vont-ils penser de moi, en bas ? Je suis intimidée quand même. Cet hôtel de riches, cette

Je suis une bacha posh

conférence avec plein de gens importants. Il paraît qu'il y aura Michelle et Hillary. Madame Obama et madame Clinton. Ça me fait rigoler, quand même ! Qu'est-ce que je fais là ?

Trente-cinquième étage. Un turban noir aux minces rayures blanches vissé sur la tête, quelques mèches de cheveux gris qui dépassent. Un shalwar kameez beige, une veste sans manches en laine grise : mon uniforme d'homme. Des chaussures masculines, celles d'un étranger, d'un Occidental. Je suis habillée ainsi depuis près de quarante ans, depuis que j'ai décidé d'être une bacha posh, une femme habillée en homme.

Trente et unième étage. Est-ce que c'est cette tenue qui m'a menée jusqu'ici, au cœur des Nations unies ? Au milieu de femmes du monde entier sélectionnées pour le prix de la « Femme la plus courageuse du monde » ? Et dire qu'il y a trois mois je n'avais jamais entendu parler de ce 8 mars, la journée de la Femme. Tout ça, c'est de la faute de Shakila. Elle est venue me trouver lors de ce séminaire à Kaboul : « On a pensé à toi, Ukmîna. Tu as été choisie pour représenter l'Afghanistan. Si tu le veux bien, tu peux te joindre à la délégation qui va se rendre à New York pour le 8 mars. » C'était au mois de janvier. J'ai réfléchi, et j'ai accepté. Tout ce qui fait parler de

De Kaboul à New York

mon peuple est bon à prendre. J'avais le droit d'être accompagnée, d'emmener quelqu'un de mon choix, quelqu'un qui parle anglais. Mon mari, par exemple. Mais je ne suis pas mariée, et personne ne comprend cette langue dans ma famille. J'ai failli renoncer. J'avais peur, je l'avoue. Moi, Ukmina, celle qui avait combattu les Russes, qui avait fait baisser les yeux aux talibans, qui avait serré la main du président Karzai, tout d'un coup je revenais à ma condition première : je n'étais qu'une paysanne illettrée du sud de l'Afghanistan. Une Pachtoune sans destin. Et puis j'ai pensé à Badgaï, celle qui a éclairé ma vie, celle qui dans ses habits d'homme a transgressé les lois, les coutumes et les peurs, et j'ai pris l'avion. Mais pour être honnête, j'étais très nerveuse. Je vais si loin, je me disais, il y aura toutes ces femmes qui ont certainement fait des choses incroyables dans leur vie. Et moi, qu'est-ce que je vais dire ? J'en suis même tombée malade. J'ai eu la fièvre plusieurs jours avant mon départ.

Le voyage en avion a été horrible, un cauchemar. C'était loin, je ne comprenais rien. On a atterri à Washington, redécollé pour New York. Et me voici, dans l'ascenseur.

Douzième étage. Un homme entre. Occidental. Beau dans son costume gris. Il me regarde, surpris. Je vois bien qu'il ne sait pas trop à qui

Je suis une bacha posh

il a affaire. Bonjour, Monsieur ? Bonjour, Madame ? Il préfère ne pas choisir, sourit timidement et me tourne le dos. À Khost, dans ma province, on m'appelle « Oncle » dans la rue. On dit cela d'un homme d'âge mûr.

Officiellement j'ai quarante-cinq ans, mais j'en parais quinze de plus. La montagne et ma vie ont eu raison de mon visage, les rides sont profondes. Deuxième étage. Je suis aux Nations unies, quand même ! Et je pense encore à toi, Badgaï, toi la femme forte et brave qui avais eu le courage qu'aucun « vrai » homme n'avait eu. Toi qui étais allée demander des comptes au roi Amanullah pour l'assassinat de tes deux frères. Toi qui revenais, triste et fière, avec leurs dépouilles sur ton cheval. Toi, l'homme au corps de femme, la femme au cœur d'homme, la lanterne de ma vie. C'est à toi que je dédie cet instant.

Ding ! Réception.

L'ascenseur me livre à l'Amérique. Et c'est effrayant.

Il y avait plus de monde que je n'en avais vu dans toute ma vie. Des femmes, beaucoup de femmes. Toutes courageuses, je suppose. Mais je ne les ai pas aimées. Elles parlaient, elles riaient fort, à tel point que j'avais envie de me boucher les oreilles parfois. Et elles avaient une

De Kaboul à New York

façon de s'habiller... Des jambes, des épaules nues, des gorges découvertes. Je n'avais jamais vu ça, ni dans mon village évidemment, ni à Khost, ni à Kaboul, ni à La Mecque, là où mes pas m'avaient portée jusqu'à présent. La femme libre. Était-ce cela, la liberté ? Livrer son corps à la vue de tous ? La liberté, pour moi, c'est être respectée. Et pour cela il faut respecter les autres, ne pas leur imposer ce qu'ils ne voudraient pas voir. La liberté, c'était ces femmes médecins, avocates, ingénieurs qui venaient me parler, ces femmes qui avaient été jusqu'au bout de leurs envies, de leurs talents, ces femmes qui avaient transformé leur chance d'être nées au bon endroit au bon moment en quelque chose d'utile. Ces femmes qui avaient pu devenir des êtres accomplis, ce que nous Afghanes nous ne pouvions pas faire. À moins de ruser. À moins de renier une partie de nous-mêmes, à moins de nier être nées femmes, par exemple. Et pour cela, il en fallait du courage et des sacrifices.

Des personnes que je ne connaissais pas me présentaient à d'autres personnes que je ne connaissais pas. On me prenait en photo. J'entendais des chuchotements, me retournais vers une des Afghanes de la délégation qui comprenait quelques mots d'anglais : « Ils parlent de toi Ukmîna, ils t'appellent Ukmîna la

Je suis une bacha posh

Guerrière ! » D'autres m'interpellaient : « C'est vous, l'Afghane habillée en homme ! » Parfois je souriais, parfois je me donnais un air méchant en serrant les lèvres et en plissant légèrement les yeux, comme je l'avais fait plus tôt dans l'ascenseur, devant le miroir. Des femmes d'Iran, d'Irak, d'Allemagne me posaient des questions : Était-ce commun pour une Afghane de s'habiller comme un homme ? Est-ce qu'il y en avait d'autres ? Oui, je sais que je ne suis pas seule, je ne suis plus seule. Certaines me disaient : « Vous êtes un héros – une héroïne ! ». Que devaient-elles dire ?

J'étais venue pour parler de notre pays, de la condition des femmes, de la guerre, de l'avenir. Et je ne mâchais pas mes mots, je ne ratais pas une occasion de rappeler le gâchis de l'intervention américaine.

« Vous êtes venus en Afghanistan, vous avez fait venir vos chiens, ils sont entrés dans nos maisons. Nous les Afghans, nous détestons les chiens, animaux impurs qui effraient les anges et les empêchent de nous visiter. Vous n'avez pas compris notre culture. » Je ne dis pas que c'est pour ça que je n'ai pas remporté le prix de la « Femme la plus courageuse de l'année » mais ça n'a pas dû aider ! Celle qui a gagné était afghane, un autre genre, quelqu'un de bien éduqué. Mais je ne regrette pas, c'est mon

De Kaboul à New York

devoir, je représente mon pays, je ne peux cacher la vérité, ne pas dire ce que les gens pensent. Je suis comme ça.

Voilà pourquoi j'écris ce livre. Pour dire la vérité sur nous, femmes d'Afghanistan. Parce que j'ai eu l'apparence d'un homme toute ma vie, je peux le faire aujourd'hui. Quel paradoxe ! Mais je saisis l'opportunité. J'ai appris il y a peu de temps que je n'étais pas la seule Afghane à connaître ce destin si particulier. Dans notre pays, nous, les bacha posh, les « femmes habillées en homme », nous nous faisons discrètes. Personne ne saurait dire combien nous sommes. Nous avons fait le choix à un moment de notre vie de ne pas renoncer à la liberté que de simples vêtements masculins nous donnaient, mais pour cela nous risquons notre vie tous les jours. J'écris ce livre, avant d'être vieille ou malade, avant de ne plus être capable de me souvenir de ma vie, de mon destin si particulier. Les gens veulent savoir pourquoi certaines femmes afghanes font ce choix. Je pense qu'en lisant ce que je vais leur raconter de ma vie, ils vont comprendre. Je veux leur parler de nous toutes, nous Afghanes qui luttons pour ne plus être des fantômes, pour revenir dans le monde des visibles. Pour ne plus nous cacher sous des burqas ou des habits d'homme.

2

Tu seras un garçon, ma fille

